

© Fox Miliveles

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Fox Miliveles

LA GESTE DES
Braves

IV- L'œuvre de Silence

TABLE DES MATIÈRES

Prologue.....	3
Chapitre 1 - Un chaos sans précédent.....	6
Chapitre 2 - Chaque cicatrice raconte une histoire.....	36
Chapitre 3 - Le pacte de famine.....	61
Chapitre 4 - Le petit front de cuivre.....	88
Chapitre 5 - N'est qu'un idiot celui qui refuse ce que la Nature lui offre pour survivre !.....	119
Chapitre 6 - Le premier initié.....	146
Chapitre 7 - La Rue fétide.....	172
Chapitre 8 - Le décompte de la défaite.....	200
Chapitre 9 - Les sylphes d'Eolenn.....	228
Chapitre 10 - L'œuvre de Silence.....	254
Première Partie - Le Pont-fort.....	254
Chapitre 10 - L'œuvre de Silence.....	282
Deuxième Partie - Les pires instincts.....	282
Epilogue.....	310
Remerciements.....	313
Carte du royaume.....	314

Prologue

Dans la ville morte, où résonnaient encore quelques échos des combats, nul ne se dressa sur son passage. Je ne la vis point, Prieur, mais on me raconta que les rues se vidaient devant elle, tant sa marche paraissait inexorable, et conquérante. Elle était seule, infirme et sans escorte ; et pourtant, nul n'osa toucher sa personne, tant il émanait d'elle une aura divine, une puissance menaçante.

Elle marcha ainsi, à travers le faubourg, et par la porte du Levant, dont les herses se tordirent sous la résolution de son avancée – du moins c'est ce que l'on me rapporta, et le métal semble en faire foi... Elle marcha ainsi, jusqu'à l'Hospice des Invalides, sur la place d'Armes. Là, des miliciens, des hommes du guet, de la garde royale, et même des badauds, des séditieux, des innocents et des bourgeois, se réunirent sans plus penser à s'affronter. Au milieu du chaos de bois, de pierres et de cadavres, son apparition fut comme une accalmie dans la tempête. Bien qu'une tension nouvelle en rejaillit, car elle ne tenait plus sa canne comme une béquille, mais comme un bâton de commandement. Et son poing était fermé, sur un trésor plus précieux que tout le reste...

Elle entra dans son Hôtel après avoir frappé trois grands coups de sa masse sur le bois clouté de la porte. Les deux battants s'ouvrirent avec respect, on s'inclina à son passage, dans un lourd silence ; et, presque avec crainte, la nouvelle foule lui fit une traîne, et investit l'hospice.

Quant à celle que nous connaissions simplement comme notre dame, elle traversa les bâtiments puis la cour sans mot dire, le visage sombre, et résolu. Elle s'engagea dans le cloître, longea les colonnades du péristyle, et vint s'arrêter à deux pas de celle qui portait alors le titre de Reine-à-venir.

Ses amis voulurent se réjouir de son retour ; mais son regard était si terrible, et son imposante stature si raide, et charismatique, dans son bleu endeuillé, son bâton de pouvoir à la main, que la princesse Letana fut saisie de frayeur. Elle trembla entre son fiancé et son amant, et le sieur Manel voulut s'interposer, pressentant quelque malheur. Mais le Gonfalonier leva son bâton, et le somma d'un simple signe de s'écarter.

Alors, comme le silence tenaillait encore la foule, comme les fils du seigneur d'Ornant et de l'ancien Duc Florimond avaient reculé d'un pas, le cœur transi d'effroi ; comme les estropiés des Marches s'étaient réunis en armes autour de leur maître, et que la princesse Letana relevait dignement le menton, pensant aller à l'échafaud sous le coup d'État de sa sœur, le Gonfalonier brandit un poing maculé de sang.

Et là, aux yeux de tous, son améthyste luisant sous le pâle éclat crépusculaire, brilla l'anneau du Sacre.

Un frisson paralysa l'assemblée ; la voix de Lastelle éclata dans le silence.

« Le Roi est mort. »

L'air vibra de son annonce au-dessus de la foule, comme après l'orage.

Chacun retint son souffle ; Letana, terrifiée, roide, mais digne, osa défier sa sœur du regard, avant de devoir renoncer à son héritage, et s'agenouiller.

Pourtant, à la surprise de tous, Lastelle tendit alors ouvertement l'anneau vers sa jumelle.

« Que vive la Reine », déclara-t-elle dans un souffle.

Et elle posa un genou en terre, tandis que Letana suffoquait sous la force du destin.

Autour d'elles, dans l'enclos du péristyle, monta un grondement sonore, lancé par les guerriers, repris par le peuple, se répercutant à travers toute la ville...

Que vive la Reine...

... Vive la Reine.

VIVE LA REINE !

Chapitre 1 - Un chaos sans précédent

Un soir étrange, obscur, tombe sur Primarden.

Une atmosphère lourde, étouffée, qui pèse sur les toits de la ville. Pas la moindre agitation, simplement le silence, entre les ombres.

Pourtant, dans cette cité morte, bien qu'encore frémissante, s'élève un écho redoutable ; c'est le pas cadencé de la milice, et de ses troupes battant le pavé.

L'une d'entre elles, un carré impénétrable, fait place nette devant elle sans même avoir besoin d'élever la voix. À son passage, les habitants se claquemurent chez eux, les derniers fauteurs de troubles détalent ; le moindre obstacle s'aplanit, le plus petit être vivant s'esquive devant ce monstre bardé d'acier. Sans exclamation, ni flambeau, le carré remonte inexorablement vers la demeure royale.

Rien n'éclaire sa progression, rien n'annonce son arrivée. La lumière est crépusculaire, les ruelles déjà sombres. À l'approche du palais, le châtelet se dresse de toute son imposante architecture, masse noire sous un ciel à peine gris. Ses tours crénelées ne luisent d'aucun halo de torche ; la porte est barrée, la double herse baissée ; le Château est en état de siège.

Le carré s'avance, s'approche ; les claquements de talons résonnent sinistrement au pied de la porterie fortifiée. Puis la troupe s'arrête, et le silence revient.

Un silence oppressant, bien qu'on entende sur le chemin de ronde le froissement de semelles qui se précipitent à l'observatoire.

« QUI VIVE ? », lance alors une voix sévère et menaçante.

Depuis la troupe, une autre voix de commandement s'élève.

« Sa majesté, le monarque d'Enselant. Ouvrez les portes ! »

Mais, curieusement, rien ne répond alors, ni soldatesque, ni boucan de tous les diables, qui pourrait suggérer que l'on s'attèle à obéir à cet ordre.

« ROLDAN ! rugit alors de nouveau la voix. Fais ouvrir ces portes, au nom de la Reine ! »

Alors, dans le silence qui retombe, des chuchotements bruissent derrière les murs.

La Reine !? La Reine... Ô Seigneurs et Dames du ciel...

Dans un fracas de cordes, de poulies, et de grincements métalliques, la herse interne se soulève ; puis on entend claquer la barre, et le verrou de la porte que l'on vient débloquent. Enfin, un battant est légèrement tiré ; et par l'entrebâillement, derrière la herse externe, apparaît l'ombre du capitaine de la garde royale. Il semble les examiner quelques secondes, avec prudence, et un reste de soupçon empreint de fidélité, et de tristesse. Il a cru reconnaître la voix, mais aurait souhaité, du fond de son cœur, entendre celle des Pairs, ou de Lodève lui-même.

Respectant cette ultime marque de loyauté, le carré, dans l'ombre de la place au pied du châtelet, s'ouvre. En sortent deux silhouettes d'encre, qui s'avancent jusqu'à la herse. L'une boite légèrement, et s'appuie sur une canne ; l'autre est altière, tout en cheveux, flottant dans l'écrin vaporeux de ses robes.

Chacune s'arrête devant le treillis d'acier de la herse, mais seule l'ombre fière pose une main sur l'une des traverses.

À cette main luit faiblement une pierre sous le halo fantomatique du ciel.

Roldan ose poser une paume sur ces phalanges délicates, et reconnaît, sous son pouce, l'intaille gravée sur le cabochon de l'anneau. Une couronne.

« Le Roi..., exhale-t-il dans une question à peine formulée.

— Mort », répond lapidairement le gonfalonier.

Roldan soupire, déglutit, hoche la tête avec résignation.

« Que vive la Reine, déclare-t-il. Long soit son règne. »

Puis il se retourne, et, d'une voix éraillée, à peine plus haute qu'un murmure, confirme l'ordre à ses hommes.

« Ouvrez... Levez la herse, ouvrez les portes. »

Dans un crissement langoureux, la dernière défense se soulève, mais seulement à demi. Roldan a fait un signe ; un seul battant de la porte s'ouvre de même. Et lorsque la troupe fait mine de s'avancer, il brandit la main en un geste d'interdiction.

« Non, les arrête-t-il. Aucune force armée dans le Château, autre que la garde royale. »

Les estropiés et les miliciens grognent de mécontentement ; mais la dame des Marches se retourne, et les apaise d'une parole inaudible, les remerciant, les renvoyant à leur poste, ou à leur hospice.

Ainsi, seuls une douzaine d'hommes, et l'intransigent Leonel au visage cadavérique, se détachent du groupe, et passent le porche, encadrant leur souveraine. Ce sont les derniers survivants du col d'Uzibur, reliquats de ce que fut autrefois la garde du gonfalonier.

Une douzaine d'hommes donc, et deux jeunes gens, qui ferment la colonne. Un colosse, et un manchot. Et lorsque celui-ci passe devant Roldan, le brave capitaine ne peut retenir un mouvement de tendresse. Il l'enserme, le presse contre son cœur tourmenté, faisant fi de toute retenue, de toute distance face à son rang. Et le pauvre Arn, de son bras unique, encore tout tremblant, se blottit dans son giron.

Derrière la porte qui se referme lourdement, dans la cour d'honneur virant à la noirceur de four, percée de rares étincelles, flambeaux et bougies crachotant de malingres lueurs, se précipitent de nombreuses gens depuis le grand degré. Il y a là Emma, la bonne gouvernante, et son forgeron de fils, bâtard de Lodève ; il y a là aussi Marnai, l'intendante, et l'élève de Salvian, Alis d'Emry, soutenant le vieux physicien Anguerran ; il y a là enfin quantité de domestiques des maisons royales et princières, qui ont trouvé refuge au château, mais n'ont aucune nouvelle du monde extérieur. Ils viennent donc entourer leurs maîtresses de gémissements soulagés et de prières de remerciement au ciel.

Ainsi, sans prêter attention à l'anneau qui ceint désormais le doigt de pouvoir de Letana, la gouvernante se jette sur les jumelles, et leur couvre la tête de baisers ; Finan, qui, lors du soulèvement, a vu ses sœurs disparaître, englouties dans la foule, embrasse d'abord Lastelle, dont il a le plus craint pour la vie, puis Letana, dont il a toujours été le plus proche. Enfin, une petite chose aux boucles blondes, qui vient de dévaler le grand degré en courant, saute au cou de sa marraine. C'est Clairvie, que Lastelle soulève d'un bras faible, enserrant de l'autre les épaules de la gente Liseul, qui l'enlace

d'une vigueur inaccoutumée. Alors, sentant le doux battement de leur souffle au creux de son cou, Lastelle enfouit le visage entre leurs deux têtes d'or et de cuivre, et soupire.

Et dans ce soupir, elle tente de discipliner une frayeur qui s'est soudainement emparée d'elle.

Car Lastelle n'a pas vraiment ressenti de peur durant cette terrible journée, ni le moindre véritable soupçon de crainte. En réalité, elle a été tellement ballottée, enivrée, assommée par la soudaineté et la violence de la révolte, qu'elle n'a pu tout à fait réagir de façon naturelle, ou instinctive. Son instinct à elle l'a poussée à la lutte, et à la survie ; le soulèvement populaire a été comme une guerre, et la ville comme un champ de bataille aux mille dangers. Sa combativité s'est éveillée, de même que son esprit de ressource. Mais, perdue, égarée dans cette folie inédite, elle n'a pu penser à rien d'autre qu'au moment présent, peut-être tout juste au coup prochain ; elle a pensé à sa jumelle lorsque le roi a expiré, puis au château lorsqu'il a fallu sortir la nouvelle reine de l'abri temporaire de l'hospice...

Mais elle n'a pas pensé aux autres, à ceux qui étaient sur la tribune lorsque la foule s'est déchaînée, à ceux dont les corps gisent dans le fatras de bois effondré de l'estrade, ou piétinés, abusés, déchiquetés dans les rues... Elle n'y pense que maintenant.

À tous les autres, oui, elle ne songe que maintenant, et un court mais brutal sentiment d'angoisse l'envahit, lorsque le bruit, le rugissement et les insultes, le choc des caillasses, les hurlements et les craquements sinistres lui reviennent en mémoire. Et Lastelle resserre donc son étreinte autour de ses protégées, tressaillant sous le souvenir, et la conscience du drame.

Car la douce Liseul s'était tenue sur l'estrade avec la petite Clairvie...

Mais le fidèle Pullo, qui vient saluer son ancien capitaine dans la cour d'honneur, a veillé sur elles dans la tourmente ; et peut-être aussi l'esprit de Galiant du haut des cieux. Lorsque la foule a déferlé sur la place d'Armes vers la tribune, le titan des Flavescentes les a fermement empoignées toutes deux, et les a fait sauter de l'estrade avant que les insurgés n'atteignent les premières marches. Puis, laissant la fillette à sa mère, il a tiré son glaive, et a couvert leur retraite jusqu'au Château, où elles ont été les premières à se réfugier. C'est d'ailleurs Liseul, avec beaucoup de présence d'esprit, de courage, et de détermination nouvelle, qui a pris les rênes, et enjoint aux quelques gardes du châtelet de s'apprêter à mettre le palais en état de siège.

Très vite après, dans le tourbillon de fureur de cette affreuse journée, est arrivé Finan, couvrant sa mère de sa solide patte de forgeron ; puis des membres des maisons princières et royales, protégés par Roldan et quelques rares gardes de sa troupe.

À leur suprême horreur, ces derniers ont été séparés du roi lors de l'insurrection, car Lodève se tenait sur le devant de l'estrade. Ils ont été coupés dans leur élan protecteur par une meute enragée ; c'est à peine si Roldan a pu, à travers le grondement de la foule, hurler désespérément à Eryo de veiller sur les souverains. Il a vu le sicaire empoigner la reine par le bras, et tenter de rejoindre Lodève, mais les a ensuite perdus de vue. Alors, supposant le roi défendu par ses Pairs, au pire par son garde du corps, il s'est replié sur le Château,

sauvegardant la maison royale dont il avait la charge. Car les plus jeunes enfants des monarques se trouvaient encore au palais ; il en irait de sa responsabilité de préserver leur sécurité.

C'est donc avec un soulagement certain que tous s'embrassent en cet instant dans la cour d'honneur.

Ils sont sains et saufs, tous, toute leur famille, Liseul, Clairvie, Arn, Manel, Emma, les jumelles et Finan, tous...

Mais alors qu'elle tient toujours sa filleule et sa jeune amie contre sa poitrine, Lastelle croise soudain le regard apeuré de sa sœur. Et elle comprend.

Il en manque, il en manque deux...

« Ysambre, hoquète Letana, Mery... Où sont-elles ?! »

Un silence suffoqué répond à la souveraine.

Partout, dans la cour, on tourne les têtes, cherchant les deux princesses des yeux.

Mais on ne les trouve pas, elles manquent à l'appel.

Letana interroge la gouvernante du regard, Lastelle se tourne vers Roldan.

« Elle ne sont pas au palais, s'affole Emma.

— Je les croyais près de vous, altesse, se souvient le capitaine.

— Oui, Merehault était avec moi, confirme bien Letana d'une voix tremblante. Mais nous avons été séparées par la foule ! C'est Manel qui m'a sortie de l'empoignade, mais je ne sais ce qu'il est arrivé de Merehault, ni d'Ysambre...

— Je les ai aperçues, moi », tente alors de les rassurer le colosse.

Tous les regards se braquent sur lui.

« Je n'ai pas cherché à les emmener, parce que Tyerri et Fereol s'en chargeaient.

— Les fils du Sénéchal Auber ? comprend Roldan.

— Oui, ils les protégeaient de leur lame contre la foule, et les ont éloignées des affrontements. »

Un long soupir de soulagement, expiré de toutes les poitrines, frémit dans la cour.

« Alors elles ont dû trouver refuge dans leur maison, se rassure Lastelle.

— Mais leur place est au Château, intervient Letana.

— C'est là qu'elles seront le plus en sécurité, confirme Roldan. Les demeures nobiliaires de la place d'Armes ne sont pas faites pour tenir longtemps face aux assauts et aux révoltes.

— Leonel, Pullo, commande alors fébrilement Lastelle, allez à la maison du Sénéchal, et ramenez les filles d'Audovere. Ordre de la Reine. »

Les deux sergents, qui ne sont pas attachés à la garde du palais comme Roldan, s'inclinent, et s'exécutent donc immédiatement.

Ils vont aux écuries, se munissent chacun d'un bon destrier, capable de se défendre à coups de sabots contre l'ennemi, et de foncer dans un barrage humain ; puis se font remettre un flambeau, ouvrir un battant de la porte, et s'enfoncent dans la bouche béante de la ville.

La place d'Armes est un chaos sans précédent.

Dans l'ombre de la nuit, s'élève une masse noire toute hérissée de pointes comme d'énormes échardes, reliquats de la tribune d'honneur qui s'est effondrée sous le poids de la foule.

Des brasiers sont allumés, çà et là ; non pas des incendies criminels, mais des foyers entretenus, qui éclairent de leurs flammes le fatras de bois, faisant mouvoir des fantômes de suie entre les planches, teignant de larmes de sang les façades des maisons, illuminant de reflets fauves leurs baies de verre comme les yeux étincelant de mille démons.

Et, entre ces feux, s'active discrètement du menu fretin.

Pullo enrage, et s'apprête à charger pour mettre en fuite ce qu'il croit être des détrousseurs de cadavres. Mais Leonel l'arrête d'un simple geste. Ce ne sont pas des larcineurs ; ce sont des domestiques, des valets, hommes, femmes, jeunes, vieux, enfants, filles de cuisine ou garçons d'écurie, qui tirent d'entre les poutres enchevêtrées, du cœur de l'amas de bois, les dépouilles de leurs maîtres.

Sans attendre le petit jour, sans se soucier de leur identité, ils déblaient l'effondrement, enveloppent les corps dans un linceul, et les chargent sur des carrioles ou des chevaux, pour les ramener à leur demeure, et à leur famille.

Pullo secoue la tête avec écoëurement. Après la perte de ses compagnons au col d'Uzebur, cette seconde catastrophe est pure absurdité. Des guerriers qui meurent sans combattre, des civils qui trépassent dans une prise d'armes... c'est folie, plus rien n'a de sens, le monde a perdu la raison. Les dieux ont fait entendre leur colère.

Mais il ne peut exposer cette observation à son capitaine, car Leonel a tendu ce qu'il lui reste d'oreille, et tourné la tête. De l'autre côté de la place, traversant au petit trot, s'approchent deux cavaliers, entourés de quelques hommes. Ils donnent des directives, les miliciens se dispersent ; et les deux cavaliers, eux, se dirigent vers les sergents du gonfalonier. Alors, dans la lueur chancelante des feux, Leonel et Pullo reconnaissent la vaillante Margaète, commandant du guet ; et à sa droite, le vieillissant mais farouche Connétable.

Tous deux ont fini de pacifier les rues, et de ramener un semblant d'ordre dans la cité. Leurs hommes quadrillent encore les différents quartiers pour veiller au respect du couvre-feu, mais eux-mêmes se dirigent vers le Château, pour rendre compte au souverain.

Alors, tandis que Leonel, par devoir hiérarchique, informe avec concision le chef des armées des dernières nouvelles, et du destin de son maître, Pullo, de son côté, fait tourner bride à son cheval, et le dirige vers la demeure du Sénéchal.

C'est la fastueuse Maison du Grand Écuyer, à la belle façade de pierre toute sculptée de bas-reliefs équestres. Dans le jeu d'ombres et de lumières de cette profonde nuit éclairée de quelques feux, les destriers à la robe chatoyante semblent se mouvoir le long des frises. Ils hennissent, ruent, se cabrent en silence, comme dans un affolement suscité par les bouleversements du jour. Tout le reste de la maison est pourtant éteint, inerte. Pas de chandelle aux fenêtres, les volets internes sont fermés ; la porte cochère est close, le dormant barré... mais l'huis est entrouvert.

Pullo fronce un sourcil, et arrête son cheval ; puis il démonte, vient toquer au battant...

Pas de réponse.

Il toque à nouveau, plus fort, et imprime une légère poussée à l'huis, qui s'ouvre sans un grincement. Il penche la tête, la passe sous le montant. Mais si le porche reflète faiblement l'éclairage extérieur, la cour est en revanche noyée dans la pénombre.

Il hésite, va pour enjamber le seuil, mais retient son mouvement. Une voix aigre emplît la voûte du porche.

« Arrière, vermine ! T'es ni prélat, ni physicien. Pas un pas de plus, où je te troue la couenne ! »

Avec sagesse, Pullo obéit, et repose le pied au dehors de la porte. Sans doute quelque domestique ou sergent privé, armé d'une bonne arbalète, qui veille sur l'entrée de la maison. Mais Pullo a une mission, et ne recule donc pas.

« Je suis soldat, en effet, se présente-t-il poliment, membre de la garde de son altesse royale le gonfalonier. Je viens voir tes maîtres.

— Y a personne ici, rétorque acrimonieusement la voix. Du balai !

— Alors pourquoi attendre un prélat et un physicien dans ce cas ?

— Pour embaumer le corps de la pauvre dame Aethelgyth qu'on a tiré de ce fatras dehors, et accompagner son âme dans l'Outre-monde... »

La voix se coupe, amère, étranglée d'un sanglot.

« Si c'est pas malheureux ça, marmonne-t-elle ensuite, que ce soient les innocents qui trinquent... »

Pullo baisse un instant les yeux. Sa petite maîtresse va ressentir tellement de peine quand il devra lui apprendre la perte de sa mère.

« Et tu dis que le Sénéchal n'est pas revenu ? insiste-t-il.

— Non, pas encore, introuvable. On dit qu'il protège le Roi...

— Et ses fils ?

— Non plus.

— Et les filles de la reine Audovere, les princesses Merehault et Ysambre, ne sont-elles pas ici, en sécurité ?

— J'tai dis qu'non !

— Tu mens, le drôle. Le sieur Manel a vu les fils du Sénéchal emmener les filles d'Audovere...

— Ça s'peut bien qu'ils les aient emmenées, ça parlait fiançailles depuis un bon bout d'temps dans la maison. Mais les ont pas ramenées ici en tous cas. Allez, déguerpis ! Laisse le passage. »

Et en effet, Pullo doit s'écarter alors qu'une antique prédicatrice et un maître embaumeur, guidés par un domestique en livrée, se présentent à la porte. S'il a eu des soupçons sur l'identité de son interlocuteur, le prenant peut-être pour un voleur défendant sa prise, il comprend finalement qu'il s'est fourvoyé. L'homme a dit la vérité, la maison est vide de ses occupants, sauf pour la dépouille de la princesse de Teirnas, mère de la douce Liseul, épouse du Sénéchal.

Pullo soupire, referme donc la porte, et s'éloigne.

Plus loin sur la place, les trois capitaines, sur leurs montures, l'interrogent. Pullo leur confie le triste sort de la maisonnée, et l'absence des deux garçons comme des princesses.

« Allons en informer la reine, décide Leonel, et nous enquérir de ce qu'elle souhaite faire pour les retrouver. »

Gaïta et Roderick approuvent d'un simple hochement de tête. Tous quatre remontent alors au petit trot vers le palais royal, au son des sabots claquant sous l'argent d'une lune en pleine ascension.

Au Château, les jeunes gens et leurs familiers se sont réunis dans l'ancienne chambre des princes, l'appartement de Lastelle, cette chambre qui a été le refuge de leur enfance, de leurs jeux, de leurs déboires ; cette chambre est un abri, un havre de paix au milieu de la tourmente. Ils n'ont pas encore eu le réflexe d'investir les appartements royaux, ou la salle du conseil ; c'est trop tôt, ils ne se rendent pas bien compte encore...

C'est donc là, entre le grand lit et les fauteuils, entre la cheminée froide et les baies ouvertes sur la nuit, que luisent quelques lampes, éclairant d'un faible halo immobile les jeunes gens rassemblés. Liseul s'est assoupie sur la couche immense, Clairvie dort près d'elle sur les genoux d'Arnelant ; de l'autre côté des voilages, Manel veille sur sa souveraine qui se ronge les sangs d'avoir perdu de vue ses sœurs cadettes ; Lastelle pour sa part tente de la rassurer d'une main ferme sur son épaule, bien qu'elle soit tout aussi tourmentée qu'elle. Car elle se rappelle du danger de la ville en proie aux séditeux, des brigands qui ont voulu l'enlever pour en tirer un bon prix ; elle se souvient du coup de poinçon dans le flanc de son père, vidé de son sang durant sa fuite à travers les rues... elle craint pour la sécurité de ses sœurs si elles n'ont point trouvé refuge chez les fils d'Auber.

Les jumelles sont au supplice, bien plus encore de voir Leonel et Pullo revenir si vite, bien plus encore que de les voir revenir les mains vides.

Les deux sergents, suivis silencieusement de l'arbalétrière et du Connétable, leur rapportent dans un murmure, pour ne pas éveiller les dormeuses, la situation dans laquelle ils ont trouvé la maison du Sénéchal, et la disparition des quatre jeunes gens.

Lastelle et Letana sont atterrées. Une crainte sourde s'empare de leur cœur, leur tourne les entrailles.

« Il faut les retrouver, halète la reine, il faut les faire chercher par toute la ville !

— Peut-être se cachent-ils quelque part en attendant des renforts ou le retour au calme, suppose Lastelle d'une voix tremblante, comme les Pairs...

— Où sont-ils ? demande alors le Connétable.

— Je vais les chercher, détermine fermement Lastelle en s'adressant à sa jumelle, tout en ignorant le Connétable. Je n'aurai de repos que lorsqu'elles seront revenues.

— Je t'accompagne, veut intervenir Manel.

— Non, tu restes, et tu veilles sur la Reine.

— Moi je viens », décide alors Arnelant.

Il s'est défait de la petite Clairvie, et s'approche du groupe réuni autour d'une simple lampe à huile posée sur un guéridon.

« Pas question, Arn, refuse nettement Lastelle.

— Ce sont mes cousines, argue le jeune homme avec mauvaise humeur, nous sommes du même sang ! Je leur dois assistance...

— Tu dois rester en sûreté ici, sombre idiot, tu es le futur Roi. »

Le rappel de cette vérité, asséné sans délicatesse, assombrit le jeune chevalier, et lui fait baisser la tête.

Lastelle empoigne donc sa canne, et s'apprête à quitter la chambre. Mais deux autres voix l'arrêtent.

« Moi je viens », s'avance fermement Finan.

Lastelle se retourne, et l'observe profondément, comme avec hésitation.

« Ce sont mes sœurs aussi, précise-t-il dans un murmure. Et je ne suis pas un héritier, moi.

— Pareil ici, s'avance Gaïta à son côté. Nous sommes du même sang par notre grand-père, et je ne suis qu'une bâtarde. »

À ces mots cinglants d'évidence, qui n'ont jamais été aussi utiles qu'en cet instant, Lastelle les transperce de son œil marin, les sonde d'un regard pénétrant... Puis approuve, d'un simple signe de tête, et passe vivement les portes.

Finan et Gaïta lui emboîtent donc le pas, de même que Leonel et Pullo, qui n'ont pas reçu d'autres instructions, et se font ainsi un devoir de mener à bien la mission dont on les a initialement chargés. Quant à Roderick, il suit la petite troupe, mais pour des raisons différentes. Car lorsque le gonfalonier débouche dans la cour d'honneur, et s'arrête près des écuries, il la rattrape, lui saisit le bras, et pose la question qui le taraude depuis qu'il a appris le sort de ses compagnons.

« Où sont-ils ? l'interroge-t-il d'un ton éraillé par l'angoisse et la lassitude. Altesse, où sont les Pairs et le Roi ? Je dois les rejoindre, et les ramener ici. »

C'est son rôle bien sûr, c'est là sa charge, sa fonction, son devoir ; par tradition, mais aussi par amitié. Lastelle ne peut l'en infléchir.

« Feu le roi Lodève était dans la maison de Nereüs Perlapiq à mon départ, lui apprend-elle d'une voix blanche, entouré du Sénéchal, de l'Intendant, du Chancelier, et du seigneur d'Auster. S'ils n'ont pas pris le risque d'en sortir, ni de l'en bouger, ils doivent s'y trouver encore. Dans le faubourg, au sud-est, une maison aux pans de bois bleus, gravés de compas et d'équerres.

— Merci... et bonne chance.

— À vous de même, sieur Roderick. »

D'un simple grognement, le rude Connétable salut sincèrement la princesse, et se sépare de son groupe. Alors, dans la nuit noire, il fait signe à Roldan qui lui ouvre la porte, et, suivi de quelques hommes montés en armes, s'engouffre dans les sombres méandres de la cité, retrouver son maître.

Quant à Lastelle et à ses compagnons, ils demandent aux soldats du châtelet de se rendre à l'armurerie, de leur sangler une épée sur la hanche, et aux valets de leur remettre une torche, et de seller leur monture.

Ainsi, brandissant des flambeaux qui trouent l'épaisse noirceur de leurs dards de feu, montés sur leurs chevaux de guerre, armés contre les terreurs nocturnes, le gonfalonier, le bâtard du roi, la fille de Florimond, le titan des Flavescentes et l'homme au visage de mort quittent le Château.

Dans le labyrinthe mortellement silencieux des venelles, ils se séparent, se dispersent, ne craignant rien pour leur propre vie.

Mais ils ont peur pourtant, ils frissonnent et tressaillent à la pensée du sort des jeunes princesses. Et cette peur s'entend dans leurs voix, qui éclatent en échos désespérés à travers la ville.

Merehault ! Ysambre ! Princesses... Princesse Ysambre ! Mery...

Leurs appels se répercutent sur les façades, et percent la torpeur qui s'est abattue sur la cité ; leurs torches émaillent les murs de lucioles crépitantes, à mesure qu'ils sillonnent le moindre quartier, ratissent la moindre rue.

Mais rien, toujours rien.

Aucun cri en retour, pas la plus petite trace de leur présence.

Lastelle, avec toute la lucidité qu'elle a pu mobiliser dans son esprit, a quadrillé le secteur depuis la place d'Armes, passant au peigne fin chaque ruelle par laquelle auraient pu s'être enfuis les fils d'Auber et ses sœurs.

Mais toujours rien.

Cela fait des heures qu'ils cherchent, qu'ils ont même, pour certains, empiété sur le secteur de recherche de leurs compagnons.

Mais rien, toujours rien. Et cette nuit qui n'en finit pas ; et ce silence hypocrite qui étouffe leurs espoirs...

« YSAMBRE ! hurle encore Lastelle d'une voix éraillée par la peine. MERY ! »

La gorge nouée, le cœur au bord des lèvres, elle lève les yeux, emplis de larmes et de fureur, sur les encorbellements. Les volets sont clos, les habitants calfeutrés chez eux.

Mais elle sait qu'ils ne dorment pas. Elle sait qu'ils écoutent, qu'ils entendent leurs gémissements résonner par toute la ville depuis des heures.

« JE VOUS EN PRIE ! supplie-t-elle soudain en pleurs. Je sais que vous m'entendez, citoyens de Primarden, je sais que vous m'entendez ! Je vous en prie, AIDEZ-MOI ! »

Le silence seul répond à sa prière, le silence, et l'immobilité universelle.

Lastelle soupire, suffoque sous les sanglots qu'elle peine à retenir.

« Mes sœurs ont disparu, déplore-t-elle. Merehault, Ysambre, les braves filles de la bonne reine Audovere... »

Sa voix se fait amère, et forte, mais toujours striée de larmes.

« Je sais que vous haïssez le Roi Lodève et sa sorcière de femme, et que vous vous êtes soulevés pour les frapper tous les deux ; je sais que vous me haïssez peut-être, moi qui n'aie pu empêcher tant de morts inutiles ; et j'accepte la jambe qui m'a été prise, et ma fierté rabattue, en paiement de mes fautes... MAIS MES SŒURS N'ONT PAS DE CAUSES DANS TOUT CELA ! »

Son rugissement vibrant de sanglots résonne au-dessus des toits.

« Nous autres, filles d'Astia, avons été la cause de tous vos malheurs, parce que nous avons disputé notre couronne à la fille d'un boucher. MAIS LES FILLES D'AUDOVERE NE SONT PAS COUPABLES ! Ce sont des demoiselles aussi pures, et pieuses, et dignes que leur mère ! N'aviez-vous pas de respect pour elle ?! N'avez-vous plus de respect pour ses filles ? RENDEZ-LES-MOI ! Je vous en supplie... rendez-les moi... »

Et dans ce gémissement, la pauvre Lastelle, baissant les bras, laissant presque tomber la torche à terre, enfouit le visage dans sa main indemne, et laisse couler ses pleurs.

Les épaules voûtées, secouées de soubresauts, le souffle saccadé, voilà comment la virent les habitants qui osèrent entrebâiller tout juste leurs volets.

C'est qu'ils n'entendaient plus rien maintenant, après avoir été cloués de honte sous le feu de sa tirade. Ils n'entendaient plus rien maintenant, à part peut-être quelques gémissements, eux qui avaient souffert en leur âme d'une si apitoyante supplique, d'une accusation si justifiée. Oui, alors qu'ils n'entendent plus rien, la curiosité les prend, ils s'enhardissent, et entrouvrent leurs volets.

Trois bonnes douzaines de têtes se penchent au-dessus de la rue.

Mais personne n'ose répondre au gonfalonier. Point par crainte de sa colère, ni de son épée luisante sur sa hanche. Non, simplement parce que personne ne sait rien du sort des gentes filles de la bien-aimée Audovere.

Ainsi, tandis que Lastelle tente de discipliner sa respiration et ses larmes, un bruissement étrange s'élève par-dessus sa tête. Les voisins s'interpellent en chuchotis, se questionnent, se renseignent... A-t-on vu les filles d'Audovere ? On sait le roi blessé, peut-être mort, la grue couronnée sans doute envolée, les Pairs terrés dans leur cachette... Mais a-t-on vu les filles d'Audovere ? Un bruit court, on les a vues avec les fils du Sénéchal, ils les ont protégées. Un autre bruit court, elles se débattaient contre eux, ils les ont enlevées. Le Clarentien les a attaqués ; un double mariage était prévu...

Les bruits s'entrechoquent, s'entremêlent, n'ont plus ni queue ni tête. Lastelle, assommée par ce concert assourdissant de cigales, a relevé la tête, mais s'apprête à tourner bride. C'est inutile, c'est sans espoir pour cette nuit.

Pourtant, à l'instant même où elle va tirer les rênes, et faire voler Vigilant, le destrier dresse les oreilles.

Un pas hésitant se fait entendre au croisement d'une rue un peu plus loin, un pas qui s'engage vers elle sans se faire connaître.

Mais Lastelle n'a même plus la force de crier : *Qui va-là ?* Ni de poser la main sur la poignée de son épée.

Elle relève juste son flambeau, et attend.

Un homme pénètre dans le cercle de lumière. Timidement. Un homme vieux ; non, usé plutôt, le visage tavelé par le soleil et le vent, les mains calleuses aux ongles cassés bien que propres. Son habit est celui d'une classe aisée, mais son physique n'est point celui des bourgeois. C'est un riche laboureur, sans doute...

Il s'arrête à une toise de Lastelle, à la frontière de l'ombre, et la couvre d'un regard lointain, empreint de mélancolie. Et sa voix vient rompre le silence, une voix qui fait étrangement écho au fond du souvenir de Lastelle, sans qu'elle sache vraiment pourquoi.

« La dame Audovere était une bonne reine, déclare-t-il avec douceur. Louée soit sa mémoire. C'est le jour de son mariage et de son sacre que je fus sauvé... »

Lastelle ne sait que répondre, alors garde le silence, attend. Dans les encorbellements au-dessus d'elle, les habitants ont hoché la tête aux louanges offertes à la souveraine disparue, puis font de même. Pourtant, certains savent déjà de quoi il retourne, car ce sont

eux, par leurs murmures et leurs commérages, qui ont guidé l'homme étrange jusqu'au gonfalonier.

« Je lui dois beaucoup, reprend-il. Tout, en réalité, ma fortune, et la vie de ma famille, alors je me devais de lui rendre la pareille, et de veiller sur les siens en retour. Venez, suivez-moi. »

Et sur ces mots mystérieux, l'homme fait signe à la princesse, puis tourne les talons.

Ainsi, presque sans hésitation, comme hypnotisée, Lastelle effleure des genoux les flancs de sa monture, et s'engage dans les sombres venelles, derrière l'individu.

Il lui fit traverser de nombreuses rues, places et artères, sans échanger avec elle une seule parole ; tant et si bien que la conscience de Lastelle se perdit dans ce dédale de maisons, de bornes, dans cette forêt d'enseignes de guingois, de cordes à linge effilochées, où elle devait maintenir son attention en alerte pour éviter, au détour de l'ombre chassée comme les rats par le halo de sa torche, les bris de poteries et de verre au sol, les barriques renversées, et les cadavres dans les rigoles, ou ceux pendus aux potences de ces mêmes enseignes par les cordes à linge que l'on avait tirées de leur fonction première.

Au bout d'un temps indéfini, sans même se demander si elle ne courait pas tout droit se jeter dans un piège, Lastelle arrêta Vigilant au pied d'une galerie en arcades. L'homme ouvrit une porte, gueule noire et béante dans l'ombre à peine léchée par les étincelles de sa torche, et y disparut.

Lastelle jeta son flambeau, démonta précautionneusement, non par crainte du traquenard, puisqu'elle avait l'esprit trop attristé pour cela, mais par peur de manquer d'équilibre sur sa jambe d'ivoire, et de tomber ; puis, lorsqu'elle se fut, à terre, assurée sur ses appuis, se rendant compte qu'elle avait oublié sa canne lors du départ du Château, elle boitilla faiblement jusqu'au seuil, et s'y engouffra.

La porte se referma derrière elle, et soudain il n'y eut plus aucune lumière.

Un frisson lui courut le long de l'échine.

Dans un tel silence, où pas plus l'ouïe que la vue n'étaient sollicitées, elle entendit le sang battre à ses oreilles.

Puis un froissement de semelles, le claquement d'une clenche devant.

Et une porte qui s'ouvrit sur une lueur nouvelle, presque aveuglante dans cette noirceur.

« Venez, altesse, vous n'avez plus rien à craindre désormais... »

Lastelle pensa que l'homme s'adressait à elle, et s'apprêta à le suivre dans le cadre de lumière.

Mais elle ne put faire un pas de plus.

Une silhouette en jaillit, la percuta vivement, et l'étreignit à l'étouffer.

Une courte seconde, Lastelle reprit conscience, et crut qu'on l'assailait. Elle se raidit, et agrippa l'adversaire, voulant s'arracher de sa poigne.

Mais alors, elle perçut un bruit, un chuintement de sanglots dans son cou, essoufflé, humide ; puis un corps tremblant contre sa poitrine, et une chevelure défaite sous sa main ; et un parfum, une fragrance de menthe et de fleurs comme en portaient les princesses dans leur pomme de senteur, mêlées aux fruits que Guilhem et Merehault aimaient tant partager...

« Mery... », exhala-t-elle d'un soupir à peine audible.

La jeune fille redoubla de pleurs dans son cou, et resserra viscéralement l'étau de ses bras.

Lastelle, accablée de soulagement, l'étreignit en retour contre son cœur.

« Qui êtes-vous ? souffla-t-elle à l'étrange bourgeois en continuant d'apaiser sa sœur du calme solide de son enlacement. Qui dois-je remercier ?

— Personne, ma dame, répondit simplement l'homme dans l'ombre. Je vous l'ai dit, juste un honnête laboureur, qui avait une dette à repayer à la bonne reine Audovere.

— Qu'a-t-elle donc bien pu faire, que vous preniez le risque de sauver ses enfants en si périlleuses circonstances ?

— Elle a sauvé les miens.

— Comment cela ?

— En infléchissant le Roi Lodève par sa douce piété, et sa miséricorde... »

L'homme ne comptait pas en dire plus, mais Lastelle attendit, fixant de son regard le profil découpé par la lumière émanant de l'ouverture de la porte.

« Autrefois, continua-t-il donc, j'étais un simple paysan, ne possédant rien de plus que quelques bêtes pour labourer des champs qui ne m'appartenaient même pas, et que je louais une fortune au souverain, sur ses terres au nord de la Roïne. Mais un été, une canicule sans précédent est venue brûler nos récoltes, et tuer nos petits du printemps. Le Roi nous a bien exonérés du cens, mais point pour l'année suivante. Et je ne pouvais plus labourer, ni nourrir ma famille, ni payer l'impôt, car j'avais dû vendre mes derniers grains, et manger mes bêtes. Alors je suis venu jusqu'à la capitale, plaider ma cause, supplier devant le Roi, pour cette grande audience publique qu'il donnait en l'honneur de son remariage et de sa nouvelle épouse. Mais le Roi et les Pairs n'ont rien voulu entendre... Et pourtant, le lendemain soir, on est venu me tirer du temple où je priais les dieux, car j'étais convié, moi, au grand banquet de noces. Et là, tandis que la Reine lui baisait la main de pieuse reconnaissance, le Roi Lodève m'a fait remettre une bourse pleine de beaux blancs et de sols, pour racheter les bêtes que j'avais perdues, m'a-t-il dit. Deux bœufs de labour...

— ... et trois vaches laitières », compléta Lastelle dans un soupir.

L'homme tiqua sincèrement, et considéra la princesse d'un regard étonné.

« Vous connaissez cette histoire, altesse ?

— C'est moi qui l'ai racontée la première », murmura-t-elle en fermant les yeux sous la force du souvenir.

Elle en fut bouleversée.

Elle n'eut cure que le paysan, devenu riche laboureur, et représentant aujourd'hui sa région à la guilde de Primarden, crût que la reine Audovere était à l'origine de son bonheur. Elle ne s'en formalisa pas, elle n'eut point d'aigreur à penser que tous ignoreraient probablement à jamais le rôle qu'elle avait tenu dans cette histoire. Elle remercia simplement, et dans le silence de son âme, le Seigneur des Pleurs de lui avoir autrefois insufflé de la pitié pour cet homme ; la Dame des Forges, de lui avoir inspiré un tel stratagème pour le sauver ; et les Créateurs tous ensemble, Fortune, Temps et Destinée, pour l'avoir remis, si longtemps après, sur sa route.

Oui, elle les remercia de lui avoir permis, à travers cet humble individu, de sauver aujourd'hui sa sœur.

Elle inspira profondément, embrassant la tête de Merehault.

« Merci encore, murmura-t-elle. Viens, Mery, le pire est passé, rentrons. »

Elle l'enveloppa, cette jeune fille toujours tremblante, d'un bras réconfortant, et la guida de l'autre vers la sortie ; puis lui ouvrit la porte, l'amena jusqu'à Vigilant et, une fois en selle, lui tendit la main pour la faire grimper à son tour. Mais tandis que le secourable laboureur lui remettait sa torche pour qu'elle éclaire son chemin de retour, Lastelle sentit contre son dos la pauvre Merehault trembler encore, et redoubler de pleurs lorsqu'elle talonna le destrier, et quitta son refuge.

Un tressaillement la prit, une intuition sinistre, sur laquelle pourtant elle ne parvint à poser le doigt durant toute leur chevauchée. Elle avait retrouvé Merehault, que pouvait-il y avoir d'autre ? Elle avait sauvé l'amie de cœur de son tendre Guilhem, pour sa mémoire, pour son souvenir, et parce qu'elle était aussi pour elle sa sœur bien-aimée, plein d'admiration pour elle, marchant dans ses pas... Seule Merehault l'avait ainsi prise pour modèle. Seule, entre deux... *deux...*

Par tous les saints ! Ysambre...

Lastelle ferma les yeux sous le coup de bélier qui battit en brèche son soulagement.

Il manquait encore Ysambre...

Où était donc Ysambre ?

Il faudrait bien que Merehault parle, qu'elle leur raconte tout.

Il faudrait bien qu'elles retrouvent aussi la seconde fille d'Audovere.

*

Lastelle conduisit Merehault jusqu'à sa chambre, où les attendaient leurs amis, et où les rejoignirent quelques temps plus tard Finan et Gaïta, lorsqu'un sergent survivant du gonfalonier eut informé les quatre autres sauveteurs du demi-succès des recherches.

Là bien sûr, Letana la serra à l'en étouffer dans ses bras, de même qu'Emma, et Liseul qui venait de s'éveiller, et à qui on avait, après moult hésitation, révélé le sort tragique de sa mère. La jeune dame, veuve et maintenant orpheline, bien qu'encore ébranlée, fut celle, plus encore que ses sœurs, qui embrassa Merehault le plus longuement. Et son amie d'enfance le lui rendit avec fièvre.

Mais il fallut bien interrompre cette étreinte, et ces touchantes retrouvailles, pour régler une question en suspens : celle du destin d'Ysambre. Car Letana s'était enquis d'un souffle auprès de Lastelle puis de ses compagnons de retour, mais personne n'avait pu donner de réponse positive. On attendit donc que Merehault se fût calmée un peu, pour l'interroger avec prudence.

Letana s'agenouilla devant elle.

« Mery, dis-moi ce qu'il s'est passé lorsque nous avons été séparées sur la tribune. Dis-moi, nous avons besoin de savoir pour retrouver Ysambre. »

Mais la jeune princesse, le menton tremblant, un visage horriblement tuméfié se dévoilant à la lumière des lampes, bredouilla seulement quelques mots, sans parvenir à formuler de réelles phrases.

« Mery, intervint gentiment Liseul avec des yeux pourtant pleins de larmes, n'étais-tu pas avec mes frères ? Je dois les trouver pour leur apprendre le... trépas de notre mère. »

Merehault posa alors sur elle un étrange regard, presque triste d'avoir à lui faire encore plus de peine. Elle secoua légèrement la tête.

« Quoi ? balbutia Liseul. Sont-ils... »

— Non..., exhala Merehault, profondément désolée. Mais j'aurais préféré qu'ils le fussent... »

Cet aveu désempara l'assistance.

Merehault dodelina de la tête, les yeux rougis, la lèvre fendue, les cernes noirs.

« C'est vrai, j'étais avec Terri, et Fereol était avec Ysambre. Lorsque j'ai été séparée de toi, raconta-t-elle en s'adressant à Letana, je me suis raccrochée à Ysambre, que j'entendais crier. Nous avons fui, nous nous sommes jetées de l'estrade au moment où elle s'effondrait. Nous avons trébuché sur les corps, et sur le plancher qui tanguait comme un navire en train de sombrer ; nous avons roulé au-dessus des débris, directement sur le pavé. Mais quelqu'un nous a repérées, et a voulu s'en prendre à nous... ou peut-être voulait-il simplement nous aider à nous relever... Je ne sais, mais une lame lui a traversé la gorge. Il a craché du sang, et s'est effondré. Je crois que... je crois que c'était un garde... Ce sont Terri et Fereol qui nous ont relevées, et qui nous ont aidées à nous enfuir. »

Elle s'arrêta un instant, déglutit, cherchant à mettre de l'ordre dans ses souvenirs.

« Nous courions à travers les rues, mais nous étions suivis. Deux ou trois fois ils se sont retournés, sont partis au détour d'un croisement combattre ceux qui étaient à nos trousses. Ils revenaient toujours l'épée rougie de sang. Ysambre était rassurée, et enhardie à chacun de leur retour ; moi je... je ne sais pas, cela m'inspirait une étrange intuition. Nous n'allions pas vers le nord, nous ne nous dirigeons pas vers le Château. Avant de repartir, j'ai demandé à Terri où nous allions... »

Son menton trembla de nouveau, ses pleurs reprirent.

« Il m'a dit que nous partions, que le Roi était mort, que nous quittions la cité, et que nous pourrions enfin nous marier ensemble, comme leur père l'avait toujours voulu, comme eux-mêmes le souhaitaient, comme nous étions censées l'avoir rêvé, Ysambre et moi... J'ai été... effarée, je lui ai dit que je ne l'aimais pas, pas comme cela, que je n'avais jamais voulu l'épouser... Ysambre a hésité, elle.

Mais ils ont dit tous deux que nous nous étions fait des promesses autrefois, encore le jour où nous étions allés nous baigner à l'Eaugèle, la veille du trépas de Tybaud... Mais nous étions des enfants alors ! Ce n'étaient que paroles de fillettes énamourées, sans cervelles, nous avions grandi depuis... J'ai répondu que s'il n'y avait eu qu'un seul homme auquel j'aurais vraiment voulu me marier, c'était Guilhem, et que sans lui, je ne me marierai jamais plus... »

Ses larmes s'accrochèrent en de profonds sanglots.

« Cela... cela l'a mis en rage. Ils nous ont empoignées durement, Ysambre et moi, comme nous commençons à nous débattre. Car ils apparaissaient sous leur véritable jour, et même Ysambre était terrifiée, et rebutée par leur nature. Nous nous sommes débattues, de plus en plus violemment, à mesure qu'ils nous tiraient vers les portes où attendaient leurs chevaux. Nous avons hurlé, griffé, frappé... mais nous les ralentissions trop, nous risquions d'attirer l'attention du guet peut-être. Alors ils ont répliqué, ils ont lâché leur épée, et de leur main libre et de leurs pieds, ils nous ont jetées à terre, et nous ont battues. J'ai voulu me saisir de l'épée qui était là, à portée de main ; pendant un instant, une fraction de seconde, j'ai eu l'esprit de le faire... mais à chaque moment de lucidité, j'étais de nouveau assommée sous un coup plus violent que les autres. J'ai réussi à l'empoigner pourtant, à lancer un revers dans le vide, à l'éloigner, lui, sous l'étonnement. Juste le temps de me relever. »

Sa détermination se fit sévère.

« Je m'apprêtais à le combattre, lui sans arme, et Fereol qui ramassait son épée. Je voulais protéger Ysambre, mais j'avais peur... Je me suis jetée sur eux en hurlant, pour... la surprise. J'ai pu les faire reculer un peu, mais ils étaient deux, et plus habiles que moi. J'ai reçu un coup de pied au ventre lorsque j'ai pris une parade pour me protéger la tête. J'en ai eu le souffle coupé. Et puis terriblement mal à la main, on m'a désarmée...

— Comment t'es-tu échappée ? », l'interrogea Lastelle après un tel récit.

Merehault releva les yeux vers elle.

« Salvian nous a secourues, révéla-t-elle.

— Salvian ?! s'étonnèrent les jumelles en fronçant les sourcils.

— La présence, que j'avais sentie tout le long du chemin, leur révéla-t-elle, ce n'était pas seulement les insurgés, ou des brigands. C'était Salvian, qui était tombé près de nous lors de l'effondrement de la tribune, et avait vu les fils d'Auber égorger un garde royal pour nous *sauver*. Il nous a suivis, veillant sur nous, attendant de réellement savoir quelles étaient leurs intentions sans doute... Il n'était armé que d'une courte dague qu'il a sortie de sa manche, mais il s'est jeté sur eux tout de même, et les a fait reculer malgré leurs lames. *Allez-vous-en !* nous a-t-il crié, à Ysambre et moi, *fuyez !* »

Elle secoua la tête, les yeux fermés, les cils festonnés de larmes.

« J'ai couru, couru, je ne me suis pas arrêtée. J'ai voulu aller vers le Château, mais c'était l'enfer de ce côté-là, les pavés fusaient en tous sens, et la garde a soudain répliqué d'une volée de flèches... L'une s'est prise dans les plis de mon surcot, j'ai eu si peur, que je me suis remise à courir... mais je ne savais pas où aller, je ne connais pas la ville, moi, je ne suis jamais vraiment sortie... Alors j'ai erré, de-ci, de là, comme un animal traqué, j'ai tapé aux portes, nulle ne s'ouvrait...

J'ai fini au bord de la Roynne, je me suis réfugiée dans une espèce de trou, au bas des quais... C'était l'entrée d'une cave, un tunnel reliant le fleuve aux maisons de la Guilde pour charger les marchandises qui arrivaient par bateau. Je crois qu'on m'a vue m'y réfugier, plusieurs hommes sont venus, armés de bâtons, des valets, des gros bras, et le propriétaire sans doute. Mais quand ils m'ont découverte, ils ont suspendu leurs gestes, et m'ont demandé qui j'étais. Je n'ai même pas réussi à mentir. Alors ils m'ont agrippée, m'ont tirée de ma cachette, et m'ont emmenée dans une maison, sous des arcades. Et je suis restée là, des heures, tremblant, pleurant de fatigue et de terreur. Je n'osais même pas accepter à boire, ni la moindre nourriture que l'on me tendait. Je n'arrivais même pas à déterminer si l'on me voulait du mal ou non... jusqu'à ce que tu arrives. »

Elle releva un regard noyé de gratitude sur Lastelle.

« Oh, comme j'ai été soulagée de te voir, tu n'as pas idée, moi qui avait si peur... que personne ne me retrouve... »

Et elle éclata de nouveau en sanglots.

Ses sœurs, le cœur gros, la consolèrent encore un peu, puis l'abandonnèrent aux bras de Liseul, qui avait tout autant besoin de réconfort. Et Arn les entourait toutes les deux de son étreinte, car il comprenait bien leur peine, lui qui avait vécu semblable frayeur.

Mais Lastelle et Letana se réunirent un peu à l'écart avec Manel, Gaïta et Finan.

« Cela ne nous dit pas ce qu'est devenue Ysambre, observa sombrement Letana.

— Ni Salvian, ajouta Lastelle. Il n'est pas rentré au Château avec le reste de ma maison.

— Cela nous éclaire en revanche sur les agissements des fils d'Auber, précisa Finan.

— Si je les retrouve, gronda Manel, amis ou non, je leur ferai payer. Ils déshonorent leur rang et leur statut, ils font affront à la dignité des gentilshommes. Ce ne sont pas des chevaliers, ce sont des scélérats, des parjures, des traîtres !

— Qui avaient tout prévu pour s'échapper apparemment, intervint alors Gaïta avec clairvoyance. Si des chevaux les attendaient aux portes, et que ces portes étaient ouvertes, c'est qu'ils avaient planifié leur fuite, et qu'ils bénéficiaient de complices parmi le guet. Je vais faire mon enquête de ce côté-ci.

— La porte du Midi était ouverte en effet lorsque j'y suis passée avec Perlapiq, confirma Lastelle. J'ai même cru que c'était Guisla qui s'était échappée par là.

— L'un n'empêche pas l'autre... », supposa sa jumelle.

Le silence retomba un instant sur le petit groupe.

« Croyez-vous..., évoqua Manel à haute voix. Croyez-vous qu'Ysambre ait pu survivre ?

— Et Salvian ? ajouta Finan.

— Ils peuvent être n'importe où, soupira Letana. Cachés, enlevés, retenus prisonniers, estourbis... »

Elle ne se rendit pas vraiment compte de son dernier mot, mais il fit frissonner les autres.

Ce fut Margaëte qui proposa la première solution.

« Je vais faire placarder dans les rues et crier sur les places une offre de récompense pour la princesse Ysambre, dès demain matin.

— Crois-tu que ce sera utile ? s'enquit Lastelle.

— Si elle a été enlevée pour rançon, oui, les malfaiteurs ne pourront pas résister à l'appât du gain, surtout s'ils se rendent compte qu'avec la ville désormais fermée, ils ne peuvent aller nulle part, ni la vendre ailleurs.

— Et si personne ne la ramène dans les prochains jours ?

— Au moins nous serons fixés, et nous saurons qu'elle n'a pas été enlevée par des professionnels, ou qu'elle n'est déjà plus à Primarden.

— Propose aussi une récompense pour tout renseignement digne de valeur, lui enjoignit Letana. Peut-être, si les brigands ne l'ont pas en leur possession, du moins auront-ils envie d'un lot de consolation, et de vendre leurs concurrents si elle a été emmenée ailleurs.

— Et si c'est Fereol qui l'a finalement enlevée ? », interrogea Manel.

Les quatre autres regards se tournèrent vers lui.

« Si Merehault avait réussi à s'enfuir, mais point Ysambre ? Si les fils d'Auber s'étaient... débarrassés de Salvian, et avaient rattrapé Ysambre ?

— Nous avons déjà prévu de faire fouiller les rues et draguer la Royne avec le Connétable, les avertit durement Gaïta. Nous espérons réunir tous les corps d'ici peu...

— Mais si nous ne les trouvons pas ? renchérit Manel. Si ce sont les fils d'Auber qui ont enlevé Ysambre ?

— Comment le savoir ? intervint Finan en ouvrant les bras, désesparé.

— Si l'on retrouve Salvian dans le fleuve, maugréa sombrement Lastelle, nous serons fixés.

— Mais dans le cas contraire ? »

Un court silence se fit entre eux, tout juste le temps que le visage des jumelles se durcisse sous une même idée.

« Eh bien nous interrogerons Auber sur les agissements de ses fils, déclara fermement Lastelle.

— Roderick est allé chercher les Pairs, n'est-ce pas ? renchérit Letana.

— Oui, et il ne devrait plus tarder maintenant. »

*

En effet, moins d'une heure après le retour de Merehault, alors que l'aube commençait à étirer sa verte et pâle lueur sur l'horizon, une petite troupe à cheval se présenta sous les mâchicoulis du châtelet. Et cette fois-ci, Roldan fit ouvrir grand les portes ; et la garde, et les domestiques, emplirent la cour dans un silence respectueux, faisant une haie d'honneur à leur défunt souverain.

Car Roderick, le vieux Connétable, était allé chercher ses amis à la maison de Perlapiq, leur apportant du renfort pour les protéger eux-mêmes, ainsi que la dépouille du roi. C'est que, après le dernier souffle de Lodève, et le départ de Lastelle, les Pairs étaient restés absolument ébahis, comme désesparés. Pendant une heure, peut-être plus, ils n'avaient fait aucun mouvement, n'avaient eu aucune pensée. Puis, se doutant que les renforts viendraient à un moment ou à un autre, ils avaient pris leur mal en patience, avaient demandé de

l'eau et un linge à la maîtresse de maison, et commencé ainsi la toilette mortuaire. Ils avaient donc eu le temps de nettoyer le corps, même de l'envelopper dans un suaire puis une riche courtepointe de samit que leur offrirent Perlapiq et son épouse pour la mémoire du défunt, quand Roderick arriva enfin avec sa troupe.

Le Connétable avait mis un certain temps pour atteindre la maison du maître bâtisseur, car il n'avait pas souhaité traverser les rues de la ville, craignant d'attirer trop l'attention, et de susciter une longue traîne de curieux, qui aurait peut-être drainé les derniers séditieux par la même occasion. Il ne voulait pas que l'on puisse s'en prendre aux Pairs après avoir découvert leur cachette, et surtout pas à la dépouille sacrée du feu roi. Alors il avait fait un grand détour, était sorti par la poterne du Levant, au pied des remparts des jardins royaux ; puis avait contourné le faubourg jusqu'à sa limite sud ; enfin, il était remonté entre les maisons et, à la lueur des torches, avait fini par reconnaître les insignes des bâtisseurs sculptés sur les poutres sablières de la demeure de Perlapiq.

Là, il avait retrouvé ses compagnons de toujours, les avait serrés dans ses bras malgré leur retenue habituelle, puis était venu se recueillir au pied du corps déjà apprêté.

« J'aurais dû être présent, avait-il marmonné, et me battre pour le défendre lui, pas cette foutue ville.

— Tu as fait ton devoir, Roderick, avait lâché froidement Lieutrond, comme nous tous. Même si ça n'a pas suffi... Mais c'est là le destin, le cours des choses, on ne peut aller contre son flot. Il vaut mieux se laisser porter, quitte à en sortir un peu plus loin que prévu... »

Ces paroles ambiguës auraient dû hérissier le poil de chacun des Pairs, de chacun des plus fidèles et des plus loyaux serviteurs du royaume.

Mais étrangement, le Connétable et le Sénéchal approuvèrent en silence le seigneur d'Auster ; quant à l'Intendant, il ne réagit pas, ce qui assombrit fortement son frère le Chancelier.

Alors, sur ces entrefaites, on souleva la dépouille de celui qui avait été le Roi Lodève, on la descendit dans la rue, on la chargea entre deux chevaux, puis on fit monter les Pairs en croupe, et l'on donna le signal de départ.

Ainsi rentrèrent le roi et ses cinq braves vers le Château de Primarden, dans le silence, l'obscurité humiliante de la nuit, et l'indifférence générale.

Et pourtant, comme l'aurait noté n'importe quel observateur avisé, cela ne valait-il pas mieux que d'attirer l'attention du peuple qui venait de se soulever et d'abattre son monarque ?

Mais les Pairs, dans leur orgueil froissé, dans leur fierté rabattue, prirent cette indifférence pour de l'ingratitude, et l'ingratitude comme une insulte à leur carrière.

Eux qui venaient de passer près de trois décennies au service - non du royaume - mais du pouvoir qu'ils s'étaient conquis, s'alarmèrent de ne voir que la garde conduite par Roldan, et quelques domestiques de la maison royale, accueillir la dépouille de leur souverain dans un ultime hommage poignant d'affliction ; mais tressaillirent d'inquiétude surtout, lorsque, entrant dans la cour du Château, déposant la civière, ils aperçurent en relevant la tête, sur le

perron du Grand degré, la silhouette du Gonfalonier flanquant sa reine.

Leur reine, désormais.

Et violemment, comme une gifle qui vint les éveiller de leur torpeur, les Pairs comprirent que leur monde venait de s'effondrer.

Car si certains d'entre eux comptaient encore sur les liens, familiaux, ou affectifs qu'ils avaient noué avec la nouvelle génération, pour conserver leur place au sommet du royaume, d'autres comprirent bien que la haine qui s'était cristallisée entre eux depuis des années, mâtinée par les revirements et les états-d'âme de Lodève, risquait de faire éclater ce soir les gonds des chaînes qui avaient autrefois maintenu leurs enfants en condition de minorité. Pendant si longtemps.

Mais plus aujourd'hui.

Aujourd'hui la couronne passait sur une autre tête. Une autre tête qui n'était pas celle d'un jeune garçon malléable, ni de l'un des leurs.

Pas la sienne.

Lieutrand jeta un regard mauvais sur les ombres grises, là-haut sur l'escalier, se détachant à peine des murs de pierre teintés de la pâleur de l'aube. Tenta de ravalier son amertume.

En vain.

Elles avaient survécu.

Lui qui pensait que le destin lui était enfin favorable, que le dernier obstacle sur sa route était enfin éliminé, lui dégageant la voie jusqu'au trône... Non, il devrait encore faire office de second couteau, de ministre au service d'une autre tête couronnée... d'une femme ! Lui, Lieutrand le Terrible, au service d'une femme... et d'un descendant des Leudaste !

La silhouette d'Arnelant au côté des jumelles fit sourdre une haine profondément refoulée depuis des décennies dans les entrailles du seigneur d'Auster. Il avait massacré le dernier roi des Leudaste, il s'était vengé, et il y avait pris un suprême plaisir. Et les autres fils de la lignée, les fils de Sicard, étaient tous morts de catastrophe en bataille.

Comprendre qu'il devrait, à partir de ce soir, plier à nouveau le genou devant un représentant de cette maudite famille, lui donna envie de vomir ses tripes.

Une bile amère remonta dans sa gorge, expression de la peur, de la douleur, de la colère qui s'étaient accumulées dans son enfance d'otage. Lui, le garçon malmené, rongé finalement par la pourriture de cette branche qu'il s'était juré d'élaguer pour l'envoyer au feu.

Toute cette aigreur lui raidit les muscles. Il arqua le dos, tel un fauve prêt à l'attaque, les doigts crispés sur la dague d'apparat déjà empourprée de sang, que tout chevalier portait à la ceinture en lieu et place de leur arme fétiche lors des grandes cérémonies. Et pour l'hommage aux disparus du col d'Uzebur, Lieutrand avait eu la correction de ne pas arborer son énorme hache de guerre. Pour une fois qu'il s'était comporté avec honneur, comme il l'avait regretté par la suite ! Se défendre dans la foule déchaînée avec une simple dague... et vouloir saigner à blanc ses derniers ennemis...

Ici, maintenant.

C'était folie.

Il y avait trop de soldats armés entre lui et ses rivaux, tout en haut du Grand degré.

La garde royale, qui emplissait la cour, était liée par devoir au monarque en exercice.

Elle ne le suivrait pas.

Gaïta, bien que reconnaissante envers Lodève de l'avoir autrefois placée à la tête de la milice, n'avait jamais caché sa loyauté pour Lastelle depuis la bataille des Champs de Buis.

Elle ne le suivrait pas.

Et les Pairs, eux, ne devaient leur promotion dans leur jeunesse qu'à la bonne volonté du roi qui leur avait tout octroyé à Primarden. S'ils se rebellaient contre la nouvelle souveraine, ils perdraient tout.

Alors ils ne le suivraient pas.

Lieutrand prit une profonde inspiration, et ravala sa haine.

Pour le moment.

Tandis que les serviteurs éplorés, soutenant la pauvre Emma tombée à genoux au côté de la civière, s'affairaient au soin de la dépouille du feu roi Lodève, Lieutrand prit la tête de ses compagnons, traversant la cour, enjambant les premières marches à grandes foulées.

Le Connétable et le Sénéchal, quoique toujours sombres et taciturnes en ce triste matin grisâtre, le suivirent de près, raides dans les haillons de leur fonction ministérielle... Le Sénéchal, qui aurait dû rester auprès de son roi, dont il était le représentant personnel, l'aide de camp, l'ancien écuyer, l'ami...

Mais personne ne s'attarda auprès du corps, pas même Euric ni Vivance, qui restèrent pourtant là, anéantis par l'inattendu, à mi-chemin entre la civière et le Grand degré, à mi-chemin entre l'ancien et le nouveau règne.

Pourtant, s'ils donnèrent l'impression de ne pas savoir choisir, de regretter la disparition de Lodève tout en ne prenant ni leur part aux devoirs mortuaires ni la direction des opérations, ils ne parurent pas pour autant vouloir se précipiter comme les autres vers la reine. Vivance, sans doute, parce qu'il se savait – ou se croyait – privilégié dans le cœur des jumelles dont il avait été le précepteur, et n'avait pas besoin de tomber à leurs pieds ; Euric parce que, peut-être... assailli par le doute.

Assailli de chagrin.

Effondré de dépit.

Rongé d'avoir, d'un soleil à l'autre, inhumé son neveu, puis lavé le cadavre de son ami, de son roi ; rongé, lui aussi, de désolation, et d'acrimonie.

Euric ne se porta pas vers sa filleule.

Il lui tourna le dos, et resta là, incertain pour la première fois de sa droiture, et de son honnêteté. Lui le parangon de chevalerie, entendit pour la première fois dans son oreille les sirènes de la forfaiture, et de la défection.

Dont le chant fut d'autant plus persuasif, que les paroles qui résonnèrent alors depuis le perron vinrent écraser en lui le dernier reliquat de tendresse.

La voix tonitruante de Lieutrand éclata dans le morne silence de la cour.

« Comment mènerez-vous les affaires ? Comment dirigerez-vous sans nous ?! »

Vivance, importuné par l'écho beuglard, cilla et fronça à peine les sourcils, mais ne se détourna pas de ce qui ressemblait à un dernier adieu, tandis que la dépouille était emportée. Il n'avait pas besoin de réagir. Il se doutait bien que Letana, et Lastelle, écarteraient certains des Pairs du gouvernement. Surtout le seigneur d'Auster.

Mais il ne prit pas la mesure de la dissolution qui s'annonçait, contre laquelle s'insurgea Lieutrاند.

Euric, lui par contre, quitta ses pensées sans pour autant bouger d'un pouce, et entendit tout.

« Vous ne pouvez nous évincer de la sorte ! feula Lieutrاند.

— C'est pourtant ce que je fais », lui rétorqua calmement Lastelle.

La dépouille du roi étant emportée, les instructions données, Letana avait déjà tourné des talons, suivie d'Arn et Manel. Lastelle seule resta un peu en retrait, craintive de rien après avoir affronté la tempête et la mort de la veille. Craintive seulement de ne pas retrouver sa petite sœur vivante.

Et alors qu'elle ordonnait à Pullo d'escorter Auber pour interrogatoire, afin d'en savoir plus sur la disparition de ses fils, Lieutrاند força le barrage de Leonel et Gaïta, qui l'empêchaient d'entrer dans le château, refusant d'abandonner sa position. Cette position, pourtant, qu'il honnissait depuis toujours, et dont les jumelles voulaient le soulager.

« Vous ne pouvez nous chasser ainsi ! Vous ne pourrez gouverner seules ! », clama-t-il.

Ah, voilà. Gouverner. Ce rêve qu'il caressait depuis si longtemps. Et auquel il ne pouvait renoncer. Surtout pas maintenant.

Lastelle le comprit bien, mais en fut d'autant plus indignée.

« Comment pourrions-nous gouverner avec des êtres comme vous à nos côtés ? grinça-t-elle hargneusement. Vous, qui n'avez pas été capables de protéger votre roi... »

Ce simple reproche fut une véritable accusation. La confiance avait toujours été le ciment de l'entourage royal. Or les jumelles n'avaient jamais eu confiance en Lieutrاند. Et ce à juste titre.

À juste titre... peut-être encore aujourd'hui.

« Vous l'entouriez, votre roi, insinua sombrement Lastelle en continuant de barrer le passage aux anciens Pairs. Vous l'entouriez, comme vous voudriez nous entourer aujourd'hui. Et pourtant un coup de poignard a traversé votre belle défense.

— J'étais devant avec Roderick, se défendit Lieutrاند, j'ouvrais le passage. Le coup est venu de l'arrière, blâmez donc ceux qui s'y trouvaient !

— Accuseriez-vous Euric ou Auber d'avoir porté le coup ? Des meilleurs amis du roi ou de son pire ennemi, qui devrais-je croire ?

— Je n'accuse ni l'un ni l'autre, tous deux tenaient ses flancs. Il vous suffira peut-être de savoir que c'était Vivance qui se trouvait à l'arrière.

— Vous incriminez le Chancelier, un homme qui a toujours servi loyalement, qui n'aurait rien à gagner à la mort du roi contrairement à vous ? Vous avez toujours eu un sacré culot, sieur Lieutrاند !

— Vous aussi ! Même un sacré cul tout court. D'ailleurs, il faut bien ça pour tenir au pouvoir, non ? »

Personne ne répondit à la provocation du seigneur d'Auster.

Sa grivoiserie légendaire figea pourtant tout le monde dans le silence. Même la soldatesque ne sut comment réagir, Pullo suspendant son geste alors qu'il s'apprêtait à emmener Auber à l'interrogatoire, Leonel et Gaïta l'encadrant sans oser lui mettre la main au collet. Dans le couloir un peu plus loin, Letana, Arn et Manel se retournèrent, la reine avec curiosité, son fiancé aux abois.

Lastelle, pour sa part face à Lieutrاند, resta absolument de marbre, sentant venir la calomnie à plein nez. La même calomnie qui avait fait bondir Loïdys autrefois, qui faisait les gorges chaudes des chevaliers paillards, des rubiconds plein de vinasse, qui courait dans toutes les tavernes, dans tous les bordels de la capitale. La diffamation sur fond de luxure était la meilleure arme des mauvais perdants face aux femmes de pouvoir. Alors l'infâme Lieutrاند n'y manqua pas.

« Qu'aurait-il eu à y gagner, le scribouillard, ironisa-t-il en insultant allègrement ce collègue détesté de longue date, qu'aurait-il eu à y gagner de suriner son roi ? Peut-être de rester au côté de la nouvelle reine, et de son chien de garde. Qu'aurait-il eu à y gagner, le gentil précepteur, à part la vengeance de voir crever celui qui avait abimé son jouet favori ? De pouvoir garder sa place au chaud, près de son petit cul préféré... »

La face de mort de Leonel pâlit d'outrage, Gaïta se rembrunit sous l'insinuation, mais aucun, dans le choc, n'eut le réflexe suffisamment vif pour s'emparer de l'indélicat.

Lieutrاند avait fait un pas en avant.

Il baissa le ton, dans un grondement narquois, la lèvre retroussée sur un sourire abject.

« Dites-moi, c'est un bon coup, le *sage* ? C'est lui qui vous a déniaisée, c'est lui qui vous a instruite de toutes les manières possibles ? Est-ce qu'il aime qu'on l'appelle *maître* jusqu'au lit, ou est-ce qu'il réserve ça pour les filles des quais ?

— J'ai ouïe dire par les filles des quais nombre d'anecdotes en la matière », lui renvoya sarcastiquement Lastelle.

La vulgarité de Lieutrاند ne lui avait fait ni chaud ni froid, ses propos diffamatoires ne semblaient même pas l'avoir effleurée.

Sa provocation envers lui fut autrement plus habile.

« Et l'on dit chez les professionnelles que ceux qui se font dominants au lit sont en réalité dominés dans la vie. Dans quel camp croyez-vous être classé, *seigneur* Lieutrاند ? »

Une fossette se creusa sur la plupart des joues.

Vivance, au pied de l'escalier, qui avait levé les yeux au ciel à la diatribe puante et faussement discrète de son adversaire, compta les points dans un ricanement.

L'indifférence du gonfalonier fit comprendre à tous les autres qu'il n'y avait aucune vérité blessante dans le discours du mufler. Pourtant Lieutrاند semblait particulièrement convaincu de ses allégations.

Se faire rabrouer ainsi le rendit plus sombre et plus dangereux encore. Il se rapprocha d'un pas, les dents serrées sous une hostilité réelle.

La noirceur de son regard fit vaciller Lastelle dans ses certitudes.

« J'ai ouïe dire moi aussi certaines choses, persiffla-t-il, qui m'ont laissé penser depuis longtemps que, de tous les hypocrites de ce château, vous étiez la pire. Ou la meilleure, c'est selon... »

Il se mit lentement à secouer la tête.

« Et dire que vous avez osé faire votre bégueule et humilier mon fils pour un simple cabotinage... »

Lastelle fronça les sourcils.

Elle n'était pas sûre de comprendre. Lieutrاند parlait-il de cet épisode, sept ans plus tôt, où elle avait reproché à Galiant d'avoir fricoté avec la flave Lyvie ? Et l'avait menacé d'aller voir ailleurs s'il ne lui restait pas fidèle ?

Vraiment, une telle rancune pour si peu, il y a si longtemps ?

Quoique s'il la prenait pour une débauchée, cela pouvait s'entendre. Mais revenir là-dessus, aujourd'hui... Elle faillit hausser les épaules. Elle n'avait rien à se reprocher du temps de ses fiançailles avec Galiant.

Mais Lieutrاند s'obstina étrangement dans son blâme.

« ... Dire que vous avez osé exiger une fidélité sur laquelle vous aviez pissé si allégrement... »

Cette fois, Lastelle tressaillit imperceptiblement. Et ne répondit rien.

Pourquoi Lieutrاند ne pouvait-il sincèrement croire à son serment de chasteté ? Pourquoi était-il si persuadé qu'elle avait joué les dévergondées avec Vivance ? Une simple insulte, ça, elle aurait pu le comprendre. De nombreux hommes traitaient les filles qu'ils n'aimaient pas, ou qui s'opposaient à eux, de puterelles. Mais pourquoi Lieutrاند s'enfermait-il dans cette conviction ? Il y avait quelque chose d'autre...

Ce silence expectatif intrigua sa jumelle. Mais Arn, à ses côtés, sentit son cœur arrêter de battre. Il en était venu à la même réflexion que Lastelle. Et son poing unique se crispa, les couleurs quittant lentement son visage.

Lieutrاند lui, poursuivit son implacable travail de sape, appuyant avec cruauté sur chacun de ses mots.

« J'espère que la coupe que vous avez été forcée de boire ensuite a été bien amère. Notre pauvre petit Chancelier a dû être à la peine, à moins qu'il n'ait rien su... »

Ses paroles méphitiques firent alors virer Lastelle au livide. Oui, il y avait bien autre chose...

De voir sa réaction, Letana en fut chavirée.

Et Lieutrاند, pensant dévoiler les pires secrets de Vivance et de la princesse, continua de plus belle.

« Moi j'ai su, se convainquit-il. C'est moi que Lodève est venu accuser le premier. Accuser de ne pas avoir su tenir mon fils ! Grands dieux, comme j'aurais préféré que ce soit le cas ! Au lieu de cela, c'est la semence d'un quelconque bâtard qui a fini dans les latrines du château, au fond des douves avec la merde dont elle faisait partie...

— Lieutrاند ! »

Roderick abattit sa grosse patte sur son épaule.

S'était-il rendu compte qu'il avait tiré sa dague face au gonfalonier, cette dague sanguinolente, suspectée d'avoir pourfendu Lodève ?

Une tension palpable grésillait tout autour d'eux. Leonel et Gaïta avait eux-mêmes tiré leurs armes.

Mais dans le couloir du château, ce qui sembla davantage tirailler la reine, ou son fiancé, plus que la menace de cette lame souillée de sang, fut la réaction de Lastelle. Ou plutôt l'absence de réaction, tant elle parut, pendant quelques secondes, tétanisée de ce qui venait de sortir de la bouche de son ennemi.

Oui, cet homme était désormais son ennemi. Il avait su quelque chose... Quelque chose que personne... pas même... Sauf peut-être...

Oui, désormais c'était certain. Lieutrاند était son ennemi.

Mais à la surprise de ses observateurs, qui la scrutaient subitement avec une attention nouvelle, rien ne s'aperçut davantage sur ses traits. Elle reprit la maîtrise de ses émotions avec une facilité déconcertante, et afficha cet air absolument hiératique qu'elle avait hérité du feu roi.

D'un calme souverain, menaçant de tempête, elle semonça le Terrible.

« Vous feriez mieux de modérer vos propos, sieur Lieutrاند. Je ne suis peut-être plus que la moitié de moi-même, mais j'ai encore de bonnes dents, et assez de hargne pour vous arracher cette moitié qu'il me manque... si vous venez me chercher de trop près. »

Face à la riposte indomptable de Lastelle, toujours retenu par la poigne de Roderick, Lieutrاند parut douter un instant de ses certitudes.

Un nuage de mélancolie passa sur son front.

« Quelle pitié que mon fils soit mort, murmura-t-il, vous nous auriez pondu tous deux des souverains grandioses. »

La passe d'armes aurait pu s'arrêter là. Sur le rêve avorté d'une union perdue.

Mais cette fois-ci Lastelle se sentit accusée, et cette fois, les paroles firent mouche sans le vouloir. Alors tandis que Lieutrاند commençait à se détourner d'elle, pensant la lutte conclue, elle revint à la charge dans une insolence crâne.

« Je crois me souvenir qu'avant de l'envoyer à la mort, vous l'aviez séparé de moi. »

Lieutrاند n'en crut pas ses oreilles. La petite peste revenait à l'assaut ?

« Croyez-vous donc qu'il aurait vécu s'il vous était resté engagé ? riposta-t-il sincèrement. Êtes-vous prétentieuse à ce point, ou souhaitez-vous juste me mettre la faute sur le dos ? »

S'il y avait bien une chose que Lieutrاند d'Auster n'avait jamais voulue, c'était enterrer son propre fils. Et pourtant...

« Si nous étions restés fiancés, lui rappela haineusement Lastelle, le roi n'aurait jamais pu comploter cette fausse alliance entre moi et le Duc d'Organd. Jamais je n'aurais eu à prendre la tête de l'avant-garde, ni à faire appel à mes amis pour me soutenir. Et la bataille d'Âpremont n'aurait peut-être même pas eu lieu... Vous avez signé son arrêt de mort en le séparant de moi ! »

La tension monta imperceptiblement. L'abcès, grossi par des années d'aversion, venait d'être percé. Il fallait le vider de son pus. L'assistance, reine, pairs, soldats, se crispèrent insensiblement. Lieutrاند retrouva son air de fauve.

« Tiens donc, maugréa-t-il dans un sarcasme. Voyez-vous ça ! Puisqu'on parle de soutien, n'est-ce pas vous qui avez exigé du roi que Galiant ait un domaine à lui ?

— Pour le sauver de vous ! s'exclama Lastelle, un sanglot éraillant sa voix.

— Pour le sauver de moi, objecta-t-il violemment, vous auriez pu le laisser gentiment rentrer à Auster, tandis que je restais ici à gouverner. Mais non, il a fallu que vous ripostiez, que vous portiez un dernier coup dans votre agonie. L'idée même vous répugne de vous rendre sans combattre, il faut toujours que vous ayez le dernier mot. Alors vous avez exigé que mon fils ait son propre domaine, et je lui ai donné le seul de mon territoire qui soit digne de lui. Digne de mon héritier. Je lui ai donné les Flaves Plaines, et la garde des frontières avec le passage de la trouée d'Eclare. Le seul domaine jouxtant vos saloperies de Marches ! Et vous, en bonne voisine, vous vous êtes empressée de faire appel à lui, sans vous soucier qu'il ait pris épouse, ni qu'il soit sur le point de devenir père. Vous l'avez mandé, comme on siffle un chien, pour sauver votre petit cul si convoité...

— Lastelle ! »

Cette fois, ce fut elle que l'on dut retenir.

Arn s'interposa de son unique bras restant, alors qu'elle avait tiré de sa canne le poinçon vermeil qui s'y logeait.

Touchée au cœur, les yeux gros de larmes, elle s'était sentie honteuse... de se savoir coupable. Oui, en un sens, sur ce point, Lieutrاند avait raison.

De même que Letana qui avait, quelques mois plus tôt, accepté sans rechigner les fiançailles avec Arn, parce qu'elle s'en voulait d'avoir autrefois refusé l'alliance avec le moine Leudaste ayant mené à la bataille d'Âpremont, de même Lastelle se reprocha d'avoir voulu survivre, et d'avoir mené Galiant au trépas.

Mais pouvait-on vraiment se reprocher, indéfiniment, de vouloir survivre ?

Ses mâchoires se crispèrent, tous ses muscles se tendirent, un regard assassin se braqua sur Lieutrاند. Mais Arn, épuisé, posa le front contre sa tempe.

Et chuchota à son oreille :

« Laisse. Il n'en vaut pas la peine. »

Mais Lastelle, encore tremblante de haine, lui rétorqua, dans un murmure que tout le monde crut décrypter, mais que lui seul comprit :

« As-tu entendu comment il a parlé de... »

— J'ai entendu. Laisse, ne remet pas cette affaire sur le feu maintenant. »

Il avait raison.

Letana regardait, suspicieuse ; Manel regardait, Roderick et Auber, incrédules eux-aussi ; Euric leur tournait toujours le dos, là en bas du Grand degré, mais Vivance avait compris que quelque chose lui échappait... et Lieutrاند savait déjà en partie.

Mais pas tout.

Alors Lastelle suivit le conseil de son ami, et rendit les armes.

Pour le moment.

Sa retraite dépitait Lieutrاند, qui en secoua la tête, déçu, amer, vidé lui aussi de toute force.

« J'aurais dû vous laisser tomber dans cet escalier... »

Son remord sincère fit tressaillir ceux qui l'entendirent.

Mais Lastelle n'en ressentit aucune surprise. Bien moins en tous cas que lorsqu'elle avait reconnu le visage de cet homme dans

l'obscurité de la maison de Perlapiq, retenant son bras par la main aux doigts perdus, autrefois ornés de l'anneau de foi offert par son défunt fils. Elle avait cru à un signe des dieux. Peut-être avait-ce été le cas, peut-être le Chevalier avait-il pris l'ascendant sur l'esprit de Lieutrand pour sauver sa protégée d'une chute fatale. Et Lieutrand, libéré ensuite de la possession divine, n'avait pas alors compris l'incongrue magnanimité de son geste. Son remord paraissait plus plausible que le plus petit geste d'empathie.

Pourtant, la cruauté des paroles qu'il prononça ensuite parut presque... forcée. Comme s'il répétait les tirades d'un texte apprises de longue date. Mais si ce texte devait être, au jour ultime, sa suprême péroraison, il ne sortit ce matin-là qu'avec les accents de la résignation.

Faiblement, à peine audible :

« J'ai eu du plaisir à voir Lodève se vider de son sang. J'en aurais eu plus encore à vous voir vous fracasser le crâne contre l'arrête d'une marche... Autant que j'en ai eu autrefois à savoir que vous vous étiez tordue de douleur sous les affres de la *rue fétide*. »

Et sur ces mots, il tourna définitivement le dos au gonfalonier, et à la jeunesse royale.

Ces mots, qui imprimèrent leur marque pernicieuse sur l'assemblée.

Letana, sous les voûtes du couloir, et Vivance au pied du Grande degré, savaient ce qu'était la *rue fétide*, mais ne comprirent pas cette allusion entre Lieutrand et Lastelle. Tout ce qu'ils comprirent, chacun de leur côté, avec une pointe de jalousie, et de soupçon, c'est qu'un mystère planait autour de Lastelle... qui avait eu un secret pour eux. Eux, qui avaient toujours cru tout savoir d'elle, parce qu'elle était la moitié de l'une, et la créature de l'autre.

Quant à l'intéressée, elle déglutit difficilement, la gorge serrée, les mâchoires soudées d'angoisse et de dégoût.

« Allez aux diables », le maudit-elle dans un souffle.

Et Lieutrand, qui entendit cette imprécation, se retourna à demi, et s'inclina moqueusement, le regard droit dans le sien.

Cette fois, le dernier mot fut pour lui.

« J'y vais, j'y vais... et avec grand plaisir. »

*

Qu'y avait-il de promesse ou de simple amertume dans les paroles de Lieutrand le Terrible ? Malgré l'esclandre du matin, ni Lastelle ni les autres ne s'en préoccupèrent de tout le reste du jour. Car il fallait enterrer le roi. Et tous les jeunes gens, sans échanger aucune parole, s'entendirent sur la nécessité de faire rapide, et discret.

Comme pour son prédécesseur, comme pour Sicard vingt-sept ans plus tôt.

Si la dépouille d'Astia, élue des dieux, avait été portée en triomphe par le peuple lui-même en son temps ; si le pauvre petit Tybaud, prince bien aimé, héritier tant espéré, avait bénéficié de tout le décorum des funérailles royales ; Lodève, lui, avait fini assassiné.

Par qui ? Par l'un de ses Pairs ? Auquel cas la réponse à cette affaire serait d'ordre politique. Par une main anonyme, une main populaire ? Dans ce cas, meurtre et soulèvement relevaient de la